

Compagnie Kadidi / Dorothee Munyaneza

UNWANTED

Creation Festival d'Avignon 2017

Disponible pour les saisons

2017/2018 et 2018/2019

CONTACT



Direction

Emmanuel Magis

emmanuel.magis@anahiproduction.fr

+33(0)143 57 36 29

+33(0) 663 40 64 68

Assisté de

Clémence Pierre

clemence.pierre@anahiproduction.fr

+33(0)143 57 36 29

www.anahiproduction.fr

Kadidi

c/o Anahi

5, rue de Charonne

75011 Paris

DISTRIBUTION

Conception et chorégraphie : Dorothée Munyaneza

Avec : Dorothée Munyaneza, Holland Andrews, Alain Mahé

Artiste plasticien : Bruce Clarke

Musique : Dorothée Munyaneza, Holland Andrews, Alain Mahé

Regard extérieur : Faustin Linyekula

Scénographie : Vincent Gadras

Création lumière : Christian Dubet

Costumes : Stéphanie Coudert

Régie générale : Marion Piry

Direction de production, administration, diffusion : Emmanuel Magis / Anahi

Création le 7 juillet 2017 à la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon dans le cadre du Festival d'Avignon

PRODUCTION

Production : Compagnie Kadidi, Anahi

Coproduction : Festival d'Avignon, Théâtre de Nîmes – scène conventionnée pour la danse contemporaine, Le Liberté – Scène Nationale de Toulon, Pôle Arts de la scène – Friche la Belle de Mai, La Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon – Centre national des écritures du spectacle, Musée de la Danse – Rennes, Théâtre Garonne – scène européenne – Toulouse, MCB Maison de la Culture de Bourges Scène nationale, Bois de l'Aune – Aix en Provence, BIT Teatergarasjen-Bergen, Pôle Sud – Centre de développement chorégraphique de Strasbourg, L'échangeur CDC Hauts de France, Escales danse en Val d'Oise, Théâtre de St Quentin-en-Yvelines, Scène nationale, Théâtre du fil de l'eau - ville de Pantin, Théâtre Forum Meyrin, Genève, Tanz im August/HAU Hebbel am Ufer, Berlin, Festival d'Automne à Paris.

Avec le soutien de : la DRAC PACA - ministère de la Culture et de la Communication, de la Région PACA, d'Arcadi Ile-de-France, du Fonds de dotation du Quartz –Brest, du Creative Exchange Lab du Portland Institute for Contemporary Art, de l'Africa Contemporary Arts Consortium/USA, du Baryshnikov Arts Center, New York, NY, du CICR – Comité International de la Croix-Rouge, Fonds SACD musique de scène, du Fonds Transfabrik – fonds franco-allemand pour le spectacle vivant, de l'ADAMI, du Fonds SACD musique de scène et Fonds SACD Théâtre.

Avec l'aide de : Montevideo – Marseille

La compagnie Kadidi bénéficie du soutien de l'Institut français pour ses tournées à l'étranger.

NOTE D'INTENTION

*Unwanted pain
Unwanted life
Unwanted death
Unwanted sex
Unwanted child
Unwanted hope
Unwanted birth
Unwanted words
Unwanted silence
Unwanted man
Unwanted woman
Unwanted earth
Unwanted birth
Unwanted words
Unwanted silence
Unwanted man
Unwanted woman
Unwanted blood*

*Unwanted skin
Unwanted colour
Unwanted nose
Unwanted height
Unwanted legs
Unwanted ass
Unwanted mouth
Unwanted wounds
Unwanted marriage
Unwanted departure
Unwanted arrival
Unwanted survival
Unwanted welcome
Unwanted bitterness
Unwanted sun
Unwanted shadows
Unwanted presence
Unwanted absence
Unwanted blues*

*Copper brown red green
earth in its brilliance*

*Unwanted shame
Unwanted shit*

*They shot me
To shut me
up*

Des filles, des femmes.
Des centaines.
Des milliers.
Des centaines de milliers.

Abusées déchirées violées mutilées humiliées annihilées

Beaucoup la mort a recueillies
D'autres la mort a rejetées

Terrorisées torturées déchirées déchiquetées
Non-désirées écartées répudiées par la société
Unwanted

Anéanties par le crime atroce certaines se sont retrouvées enceintes de leurs bourreaux
Des enfants non-voulus naquirent rappelant à leurs mères le crime qui les abattit.
Des enfants reniés par leurs mères, leurs familles, la société.
Unwanted.

*Unwanted life
Unwanted hope
Unwanted sex
Unwanted child
Unwanted mother
Unwanted father
Unwanted death*

Comment danser après ?
Comment danser à présent ?
Comment chanter ?
Comment parler ?
Comment vivre ?
Que léguer ?
Quelles paroles partager ?
A quoi s'accrocher ?

Elles sont là
Vivantes.
Ils sont là.
21
22
Ans.

Je veux parler d'elles, qui ont vécu le viol comme arme de destruction massive, de ces femmes qui ont été violées et violentées quotidiennement par des hommes et quelques femmes assoiffés de sexe et de pouvoir dans le but de les dominer, les expulser, les écarter de la vie, les torturer, les terroriser, les tuer, les exterminer - les envahir à jamais en leur contaminant le sang par le virus du sida.

Beaucoup de ces femmes, encore aujourd'hui, vivent dans des zones de conflit où cette arme est constamment braquée sur elles, et où les exécuteurs continuent de vivre impunis, d'autres vivent avec les séquelles de cette guerre qui persistent malgré les années passées. Leurs corps étaient tels des champs de bataille.

Je veux parler d'eux, enfants de bourreaux et de victimes. Des enfants souvent visés pour le crime de leurs pères. Des enfants visés car leurs mères ont décidé de les laisser vivre. Des enfants qui se battent pour continuer à vivre.

Je les ai rencontrés. Toujours la même question : vous êtes-vous acceptés ?

Beaucoup préfèrent le silence - que dire, à qui, pourquoi diable se soucier d'elles ? Pourquoi diable se soucier d'eux ? Certaines, dans la confiance partagent leur intimité bafouée ; sans amour propre, comment aimer autrui, même s'il s'agit de la chair de sa chair ?

Certains m'ont confié leurs douleurs, l'absence du père, l'enfance pleine de violence et de haine, et parfois de l'amour, de la danse et de la musique.

Comment s'accepter quand le père a exterminé la famille de la mère ? Comment se construire à présent quand des deux côtés il n'y a plus de fondation, plus de famille ?

*I wander alone
Aimless with the shadows
They left
Me
Unwanted*

*My body is their battlefield
They struggled with my insides
Deposited bombs
One exploded nine months later
And left my aching heart in pieces
I did not want it
I hated it as much as I hated myself
Unwanted*

Je veux partager leurs témoignages, je veux chanter leurs peines et leurs espoirs, je veux danser leurs vies, leurs cicatrices, leurs traces, car elles en laissent derrière elles. Nous ne pouvons pas demeurer indifférents, leurs vies et leurs voix, aussi lointaines qu'elles soient, ne peuvent être une rumeur ou un murmure indéchiffrable, tendons l'oreille.

J'entends un chœur de femmes, de témoignages, puis de temps en temps une voix, seule, telle une soliste qui plane au dessus de toutes les autres.

Claire.

Posée.

Elle raconte.

Puis elle rejoint les autres.

Elles chantent aussi.

J'entends plusieurs femmes chanter, des comptines, des chants de louanges, des chants de leurs peines et leurs joies.

Je m'entends avec elles.

Je chante seule aussi.

Je chante accompagnée.

Holland Andrews est là.

Jeune.

Afro-américaine.

Sa voix lyrique, tellurique, immense et intemporelle.

Sa façon de chanter, de passer d'une voix lyrique à une voix rauque, gutturale, d'aller gratter là où l'âme souffre et y déposer un baume tout en composant avec des pédales d'effets un chœur à elle seule ou avec moi, jouera un rôle important sur le plateau.

Alain Mahé est là.

Je veux travailler avec lui sur une matière sonore de témoignages, qui aura une place importante dans le dispositif de ce projet.

Je le vois parmi ses machines, ses objets, il les manipule, extrait des sons de leurs entrailles.

Mais il est invisible.

Je ne veux aucun homme sur scène.

J'entends un séisme et sa réplique, j'entends le silence aussi.

La troisième symphonie d'Henryk Górecki m'habite, cet orchestre et cette voix féminine, soprano, qui chante dans le premier mouvement l'amour d'une mère pour son fils, puis dans le deuxième mouvement une prière d'une prisonnière écrite sur le mur de sa cellule de la Gestapo adressée à sa mère et dans le troisième mouvement, le deuil d'une mère pour son fils, m'habitent.

Cette symphonie malgré la douleur qu'elle éveille en moi, me remplit aussi d'une certaine sérénité.

L'œuvre plastique de Bruce Clarke aussi est là.

Une femme multiple, verticale, monumentale.

Après avoir été inspirée par son œuvre *Les Hommes debout*, je souhaite collaborer avec lui.

Je souhaite une certaine élégance.

Je souhaite de la dignité.

Je souhaite une beauté non soumise.

Ces femmes et ces enfants tourmentés qui sont encore vivants et qui malgré les épreuves qui suivirent et suivent encore le crime qui les a abattus, tiennent encore debout, tels des arbres, ils cherchent tant bien que mal à déployer leurs racines et leurs branches.

Je vois un habit sobre, épuré, dans une matière noble, fluide, robuste et résistant.

Je vois cet habit qui pourrait être passé de femme en femme, comme un héritage, une histoire qui se raconte de mère en fille, afin que celle qui l'a porté et celle qui l'a reçu ne soit pas oubliées.

DOROTHÉE MUNYANEZA
Portland - 15/09/2016

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Rwanda, la vie après - paroles de mères, documentaire d'André Versaille et Benoît Dervaux - Arte France, 2014

Mauvais souvenir, documentaire de Marine Courtade et Christophe Busché - Spicée, 2015

Intended Consequences, Jonathan Torgovnik - Aperture, 2009

Un papa de sang, Jean Hatzfeld - Gallimard, 2015

Dorothee Munyaneza et Bruce Clarke

Dorothee, après avoir été interprète pour de nombreux projets musicaux et chorégraphiques, vous créez *Samedi Détente* en 2014.

***Unwanted* est votre deuxième création personnelle. Depuis le témoignage sur le génocide des Tutsis au Rwanda que constituait *Samedi Détente*, pouvez-vous retracer le cheminement qui vous mène à traiter aujourd'hui du viol comme arme de guerre ?**

Dorothee Munyaneza - Dans ma recherche artistique, je confronte ma mémoire à celle de mon pays, à celle des rescapés Tutsis. Je m'intéresse également au corps de la femme, et plus particulièrement lorsque celle-ci est malmenée, maltraitée, abusée, physiquement et psychologiquement, en temps de conflit. Ce travail sur le corps féminin ne pouvait débiter que dans mon pays, auprès des victimes du génocide des Tutsis. Les données sont imprécises, mais il faut savoir qu'au Rwanda, entre avril et juillet 1994, de 100 000 à 250 000 femmes ont été violées durant les 100 jours du massacre, qui a fait plus de 800 000 morts. On dénombrerait, selon Human Rights Watch, entre 2 000 et 5 000 enfants nés de ces viols. Ce qui a eu lieu il y a 22 ans a évidemment laissé des séquelles en moi, en ces mères, en ces enfants. Prenant de la distance avec un propos strictement autobiographique, c'est aujourd'hui leur parole que je veux porter.

Depuis 2008, le viol est reconnu comme constitutif du crime de génocide par l'ONU. La parole donnée aux victimes, aux enfants des victimes est rare. Est-ce la première fois que ces témoignages sont portés sur scène ?

Dorothee Munyaneza - En effet, c'est – à ma connaissance – le premier travail scénique sur ce sujet. Un sujet abordé depuis peu, depuis le vingtième anniversaire du génocide des Tutsis, depuis que cette génération d'enfants « non désirés » peut s'exprimer et être entendue. Deux documentaires ont été récemment réalisés : *Rwanda, la vie après – paroles de mères* d'André Versaille et Benoît Dervaux (2014, Arte France) et *Mauvais souvenir* de Marine Courtade et Christophe Busché (2015, Spicée). Il y a aussi le travail photographique de Jonathan Torgovnik, *Intended Consequences* (2009, Aperture).

Bruce Clarke - Et le livre de Jean Hatzfeld, *Un papa de sang* (2015, Gallimard).

Qui sont ces femmes et leurs enfants que vous avez rencontrés ?

Dorothee Munyaneza - Lors de mes recherches documentaires, j'ai rencontré plusieurs fois le nom de Godeliève Mukasarasi qui, dès 1994, a fondé Sevota, une association qui vient en aide aux femmes Tutsis victimes de viols et de violences sexuelles pendant le génocide. Elle m'a fait rencontrer ces femmes qui ont donné naissance à l'enfant de leur bourreau, qui n'ont pas avorté. Nombreuses vivent avec le VIH, dans la pauvreté et l'exclusion sociale. Elles ont été bien souvent violentées par les survivants qui n'ont pas accepté qu'elles gardent cet enfant, ont quitté leur village pour chercher la quiétude à la campagne mais elles sont toujours pointées du doigt, et leur enfant aussi. Un enfant qu'elles ont elles-mêmes rejeté ou maltraité, reproduisant la boucle vicieuse de la violence. Je craignais qu'elles ne me parlent pas, par pudeur, par respect ou par peur tout simplement. Je pensais rencontrer des femmes anéanties, hors elles m'ont déplacée, par la générosité de leur témoignage, leur beauté et leur dignité. J'avais devant moi une femme qui a souffert, qui souffre encore, mais qui se tient debout, en quête de lumière.

Comment se sont déroulés les entretiens ?

Dorothee Munyaneza - J'ai rencontré environ 60 femmes et 70 enfants, sur leur lieu de vie, en présence de Godeliève Mukasarasi ou seule. Je leur racontais mon histoire, leur parlais de *Samedi Détente* puis leur posais une question : vous êtes-vous acceptée(e) ? Et là, commençait leur récit. Les femmes se racontaient sans trop s'attarder sur le viol, qu'elles exprimaient pudiquement par cette périphrase : « quelqu'un s'est mal comporté envers moi ». Quand la femme ou l'enfant avait terminé son récit, je leur demandais la chanson ou la danse qu'il ou elle aimait en particulier. Ceci venait parfois dissiper le nuage gorgé de douleur qui planait au dessus de nos têtes, et séchait nos larmes. Pour finir, je leur demandais la permission de les prendre en photo avec mon appareil jetable. Les femmes s'éclipsaient et revenaient vêtues de leurs plus beaux habits aux couleurs flamboyantes. Émue par ce cadeau, je les voyais métamorphosées devant moi. Ces femmes continuent, malgré la douleur, à donner de la valeur à leurs corps, à elles-mêmes.

Bruce, d'origine sud-africaine, vous vous êtes intéressé dès le début des années 1990 à la situation au Rwanda. Depuis 2000, vous orchestrez une œuvre mémorielle participative sur le génocide des Tutsis dans la préfecture de Kigali – *Le Jardin de la mémoire*. En 2014, vous réalisez avec d'autres artistes un projet urbain international : *Les Hommes debout*. Pouvez-vous évoquer ce qui vous a mené à faire la lumière sur le drame rwandais et à investir ce combat contre l'oubli ?

Bruce Clarke - J'ai toujours voulu avoir une pratique artistique qui aborde de face le réel. Militant anti-apartheid, je me suis intéressé à ce qui se tramait au Rwanda bien avant 1994 et me suis engagé auprès d'un collectif de soutien au peuple rwandais. Après le massacre, des amis m'ont fait prendre conscience que je pouvais trouver là une adéquation entre mon engagement politique et ma création artistique. L'objectif principal des génocidaires étant l'éradication totale d'un peuple jusqu'à sa propre mémoire, je me devais de répondre en laissant une trace.

Habitué à des compositions murales monumentales dans l'espace urbain, est-ce votre première création scénique ?

Bruce Clarke - Certaines de mes œuvres ont été utilisées sur scène mais c'est la première fois que je me situe ainsi au cœur de la création.

***Unwanted* est votre première collaboration commune. Pouvez-vous évoquer votre rencontre ?**

Dorothee Munyaneza - Nous nous sommes rencontrés il y a peu. En mars 2016, je présentais *Samedi Détente* à l'Espace 1789 de Saint-Ouen. Elsa Sarfati, directrice du lieu, me parle alors de Bruce Clarke, dont je connaissais le nom mais ignorais encore l'œuvre. Le lendemain, elle me tend la carte de Bruce Clarke, qui avait assisté au spectacle. Une fois découvert son travail, je l'ai immédiatement appelé. On s'est rencontrés et on a parlé de mon pays. J'allais avoir 12 ans lors du génocide des Tutsis. 22 ans après le massacre, croiser des gens qui sont allés là-bas, connaissent la situation, agissent, créent des œuvres d'art et de mémoire, est bouleversant. Nous partageons une même conscience artistique et politique. Il fallait absolument que je collabore avec lui. Je l'ai alors convié à cette nouvelle aventure.

Bruce, vous êtes plasticien, né en Angleterre de parents exilés sud-africains. Dorothee, vous êtes chanteuse-chorégraphe-auteure, originaire du Rwanda et aujourd'hui de nationalité britannique. Vous travaillez tous deux sur la question de la mémoire et du corps – intime, politique. Vous êtes attachés à informer, à commémorer et remémorer l'histoire du continent africain. Pouvez-vous qualifier vos démarches respectives ? Et évoquer ce qui vous rassemble, ce « devoir » de l'artiste envers la société ?

Dorothee Munyaneza - Je ne crée pas pour créer. Je passe par le corps, la musique, le chant, le texte pour toucher des sujets qui me tiennent à cœur : la violence faite aux femmes, les inégalités raciales, la soumission de l'homme noir à l'homme blanc... Je ne sais si c'est mon vécu qui fait que ce que je fais est tel qu'il est. Mais je pars de là pour aller au-delà de ma souffrance, trouver là où le feu continue à brûler et rester vivante. Je ne peux être artiste et ne pas refléter la société dans laquelle je vis. Un dialogue de création est très vite né entre Bruce Clarke et moi : comment pouvons-nous, en tant qu'artistes, réfléchir – tel un miroir mais aussi intellectuellement et artistiquement, physiquement et émotionnellement – notre monde ?

Bruce Clarke - J'ai un vécu différent mais j'ai toujours baigné dans la vie politique car mes parents ont fui l'Apartheid et m'ont mené à sans cesse questionner le monde. J'ai voulu trouver le point de jonction. Ma série *Body Politics* ou le projet *Les Hommes debout* sont emblématiques de ma démarche : comment aborder la violence du réel et la mettre dans le domaine public ? Dotés d'une parole publique, nous – artistes – n'avons pas le droit de dire n'importe quoi. Comment passer par l'esthétisme pour témoigner, sans simplifier et en connaissance de cause ? Ce que je réalise dans le domaine plastique doit être informé, doit informer et non démontrer, doit figurer un réel absolu. Toute forme artistique est politique, qu'on le veuille ou non. Soit on assume que le contexte influence inévitablement notre production artistique, soit la société rend notre art politique.

Ensemble, que cherchez-vous ici ?

Dorothee Munyaneza - J'ai tout d'abord souhaité être seule sur scène, seule avec ces femmes que j'ai rencontrées, seule avec leur présence, leurs mots, leurs paroles. Mais ma rencontre avec Holland Andrews a tout bouleversé et aujourd'hui je ne veux ni ne peux plus être seule sur scène. Invitée avec d'autres artistes internationaux par le Portland Institute for Contemporary Art pour un mois de résidence en septembre 2016, j'y ai rencontré cette jeune afro-américaine aux capacités vocales incroyables. Des profondeurs gutturales aux hauteurs lyriques, elle crée avec des pédales loop un chant unique, multiple. Au-delà de la musique, du travail sonore d'Alain Mahé, du texte, de la chorégraphie, j'ai aussi envie qu'on puisse percevoir et approcher ces femmes. J'ai ainsi demandé à Bruce Clarke de les symboliser. Il va créer une femme – qu'elle soit une ou plusieurs – qui habitera l'espace avec moi. Nous serons donc trois : Holland Andrews, la femme dans l'œuvre plastique de Bruce Clarke et moi. Ensemble, nous intégrerons le processus de changement dans la chorégraphie et la dramaturgie : comment la

matière, tangible, visuelle, peut être déchirée, arrachée, réduite puis redéployée à nouveau, recrée. Selon moi, la vie est ce mouvement permanent de transformation.

Bruce Clarke - Me mettant à l'ouvrage, des questions essentielles arrivent : les femmes doivent-elles être identifiables, venir d'un pays déterminé, être « universelles », nues, habillées ? Ces interrogations sont cruciales pour la représentation et l'interprétation. Quand j'aurai réalisé des images qui font sens et me satisfont, nous déterminerons avec Dorothée Munyaneza comment les transformer, les détruire ou les reconstruire sur scène.

Vos recherches vous mènent-elles ainsi à une performance scénique dans laquelle le geste chorégraphique métamorphoserait l'œuvre plastique ?

Dorothée Munyaneza - Absolument. Et dans sa métamorphose, l'œuvre plastique transformera réciproquement le geste chorégraphique.

Quel est votre mode de collaboration et comment s'inscrit-il dans le processus de création ?

Bruce Clarke - Après nos premiers échanges, j'ai réalisé quelques maquettes d'un dispositif plastique que nous confrontons au projet scénographique imaginé par Vincent Gadras. Dorothée va me montrer les photographies de ces femmes interrogées et je développerai une figuration inédite. Une fois le dispositif scénographique acté, j'amorcerai la réalisation puis rejoindrai Dorothée et l'équipe en répétition.

Dorothée Munyaneza - Actuellement, je retranscris les entretiens, les traduis en français, puis en anglais. De ces témoignages naîtra un texte, à partir duquel naîtra la parole sur le plateau, sous forme de monologues et de chants. Certains jeunes m'ont parlé des musiques traditionnelles rwandaises qu'ils affectionnent ainsi que des artistes locaux et américains qui leur plaisent. À partir de cette matière, je vais composer des morceaux originaux avec Holland Andrews, travailler avec Alain Mahé sur la création sonore et chorale de la pièce. Conjointement, nous élaborons la scénographie et la création plastique avec Vincent Gadras. Viendra ensuite le travail chorégraphique, sous le regard extérieur de Faustin Linyekula. J'avais le désir de penser l'espace en amont de la création, que cette dimension plastique soit centrale. La collaboration avec Bruce Clarke me permet ainsi de travailler dans le cadre de l'espace scénographié.

De quelle manière la création plastique s'accordera-t-elle à la création scénographique de Vincent Gadras ?

Bruce Clarke - Dorothée occupe l'espace et décide de notre cohabitation. Il y aurait plusieurs panneaux métalliques de 3 à 4 mètres de hauteur, disposés au sol en arc concave en fond de scène. Ou peut-être un seul, central. Quoi qu'il en soit, ces panneaux incurvés bi-faces, pourraient être éclairés de l'intérieur et tourner sur eux-mêmes à leur propre vitesse. Il pourra également y avoir des toiles semi-transparentes, qui apporteront de la fluidité. Sur ces panneaux, voiles ou tulles, apparaîtront les peintures inédites de femmes debout, en noir et blanc. Des figures aux traits estompés, esquissés. Les peintures, reproduites sur rouleaux, pourront être encollées sur la tôle. Les panneaux pourront aussi être peints directement et abîmés de pigments à chaque représentation. Au fil du spectacle, il y aura une destruction de ces images, déchirées, dégradées par Dorothée Munyaneza et Holland Andrews. Je m'inspire également d'une série que je travaille actuellement intitulée *Paysage après massacre* : sans présence humaine, un paysage géographique ou mental post-traumatisme, qui pourrait ainsi nous situer au delà du Rwanda, en ex-Yougoslavie, en Syrie, au Congo ou même dans un camp nazi.

Et comment pourra-t-elle s'articuler au geste chorégraphique ?

Dorothée Munyaneza - Le métal m'évoque les tôles des toits de nos maisons au Rwanda. Ces panneaux, comme des totems métalliques, définiront l'espace et seront le lieu de la violence subie, du trop-plein déversé. Les coups ou les déchirures que je leur porterai feront résonner la douleur. Ils seront à la fois corps profanés et exutoires à ma propre colère. J'entrerai en interaction chorégraphique avec les œuvres plastiques de Bruce Clarke et avec cette matière – métal ou voile – qu'on peut sonoriser, manipuler, métamorphoser. Ces femmes seront une figure, une identité féminine commune. Est-ce que ces images féminines vont être détériorées ? Est-ce que certaines seront épargnées ? Est-ce qu'une seule sera transfigurée ?

Bruce Clarke - Le bruit de la déchirure du papier, amplifié au micro, exacerberait la violence de l'acte. Et la destruction de ces figures engendrerait un nouveau paysage, une nouvelle identité.

Dorothée Munyaneza - La rotation de ces panneaux le temps du spectacle révélerait une métamorphose mais aussi la mécanique incessante de la violence. Embrassant tout d'abord la multitude des femmes victimes, nous pourrions parvenir à cette femme unique, debout et lumineuse, telle qu'elles se sont présentées à moi, telle que la représente Bruce Clarke dans son œuvre. Ou bien parvenir à ce panorama, extension de leur âme, de leur corps, de leur drame. Les débris créeront un autre paysage sur le plateau, un nouveau mode d'expression. Je pourrai utiliser ces matières prises sur les corps de femmes pour me métamorphoser moi-même, je pourrai créer un autre espace de jeu, un autre paysage, une autre lecture.

Bruce, vous travaillez les fragments et débris issus du réel – papiers, journaux, affiches – que vous intégrez à la toile. Vous dites déconstruire pour re-figurer. Quel lien faites-vous ici entre votre grammaire usuelle et cette nouvelle expérience ?

Bruce Clarke - Ma grammaire palimpseste, constituée de couches et déchirures, entre en résonance avec le sujet, le récit et la langue de ce pays. En kinyarwanda, on parle souvent obliquement d'une chose. J'ai entendu une femme dire une fois : « Ils n'avaient pas besoin de me déshabiller, j'étais déjà nue ». J'ai mesuré l'impact de ses mots bien après. J'aime à penser que la force de cette circonlocution puisse se retrouver dans mon travail. La violence de la réalité frappe plus profondément encore lorsque les choses ne sont pas dites ou montrées frontalement.

Dorothee, dans *Samedi Détente*, vous dansiez avec Nadia Beugré sur le champ de bataille. Ici, le corps semble être l'arme de destruction et le lieu du combat...

Dorothee Munyaneza - J'ai été touchée par la beauté des gestes de ces femmes, leur manière presque chorégraphique de se mouvoir, s'asseoir, se lever, se courber, servir du thé, de l'eau... Après le génocide des Tutsis, lorsque ces femmes ont été retrouvées, la plupart était dans un état de détérioration physique extrême. On les lavait avec du désinfectant qui piquait leurs blessures. Certaines m'ont dit être pourries de l'intérieur, d'autres utilisaient l'image d'un caillou dans la colonne vertébrale. J'essaie de comprendre ce que c'est que d'avoir un sexe pourri, de marcher, bouger avec un caillou à l'intérieur de soi ; de ressentir ce que peut être aussi la violence de la guérison, depuis l'intérieur, la régénération de l'organe abusé. Pendant les commémorations annuelles, certains corps manifestent le souvenir par la douleur. Ces femmes et enfants ne sont pas seulement rescapés, ce sont des êtres qui cherchent par tous les moyens à se redresser. Comment vais-je chorégraphier cette grandeur d'après massacre ? Cette dignité que l'on retrouve d'ailleurs dans toute l'œuvre de Bruce Clarke.

Il était aussi question de l'avant-guerre dans *Samedi Détente*. Vous semblez ici vous concentrer sur l'après, le corps après le massacre...

Dorothee Munyaneza - Comment est-ce que ce corps continue à se battre même quand il n'y a plus de combat extérieur ? Comment continue-t-il son combat intérieur ? L'une des femmes que j'ai rencontrée, portait un tissu superbement noué en turban sur la tête. Elle a été tellement battue, pendant le génocide des Tutsis par ses bourreaux, puis après, par son frère et son beau-frère qui lui reprochaient d'avoir gardé l'enfant né du viol, qu'elle a constamment mal à la tête. Cheveux rasés, elle conserve ce pagne serré autour de la tête pour contenir sa douleur. Des blessures, de la déchirure, nait une femme debout, à la recherche de sa lumière. À partir de la douleur comment créer le beau, le féminin, le digne ? Le combat est là. Comment s'accepter ? Et accepter l'enfant ?

De quelle manière d'ailleurs ces enfants seront-ils présents sur scène ?

Dorothee Munyaneza - Bruce Clarke ne peindra que des femmes mais j'ai envie d'incarner la mère et l'enfant, qu'il soit fille ou garçon. Habiter un corps descendant à la fois du bourreau et de la victime, représente un travail intéressant sur la dualité. J'ai envie de parler des jeunes gens que j'ai rencontrés. Nombreux sont ceux qui ne s'acceptent pas, qui n'ont pas encore accepté que leurs pères aient été les tortionnaires de leur mère, de leur famille, des génocidaires.

Bruce Clarke : Les fêlures de ces femmes sont des êtres en devenir. Comme une figurine, une poupée, les morceaux déchirés assemblés pourraient d'ailleurs représenter l'enfant.

Dorothee Munyaneza - Ces enfants sont l'avenir : ils veulent l'amour, la joie. Il faut leur donner confiance en eux, en l'autre, en la vie et interrompre la boucle de la violence. Pour que ces victimes ne deviennent les prochains bourreaux.

PROPOS RECUEILLIS PAR MÉLANIE JOUEN
septembre 2016

AUTOUR DE *UNWANTED* À AVIGNON

| LES ATELIERS DE LA PENSÉE

LE CORPS DE LA FEMME COMME TERRAIN DE GUERRE

Dialogue autour de la question du viol et du corps des femmes entre Dorothée Munyaneza, Yves Daccord, directeur général du CICR (Comité International de la Croix Rouge) et les spectateurs. La rencontre sera animée par Joseph Confavreux, journaliste à Médiapart.

SAMEDI 8 JUILLET DE 11H À 13H > SITE LOUIS PASTEUR DE L'UNIVERSITÉ D'AVIGNON ET DES PAYS DE VAUCLUSE

| CONFÉRENCE DE PRESSE

AVEC Dorothée Munyaneza | MODÉRATION Arnaud Laporte

DIMANCHE 9 JUILLET DE 11H30 À 12H30 > CLOÎTRE SAINT-LOUIS

| TERRITOIRES CINÉMATOGRAPHIQUES

Rencontre autour de *Aujourd'hui*, film d'Alain Gomis où le réalisateur livre une réflexion sur la mort et l'adieu aux siens.

MERCREDI 12 JUILLET À 11H > CINÉMA UTOPIA-MANUTENTION

| LES RENDEZ-VOUS DE L'INSTITUT FRANÇAIS

CRÉER AILLEURS - MÉMOIRES ET TERRITOIRES

Cette table-ronde est l'occasion de dialoguer avec des artistes que l'Institut français accompagne dans leur processus de création à l'international. Inscrites sur plusieurs continents, leurs œuvres traversent et interrogent les notions de mémoire et territoire.

Ces thématiques font écho à la dernière Triennale *Danse l'Afrique, danse !* à Ouagadougou organisée par l'Institut français, dont plusieurs pièces sont présentées dans le Focus Afrique Subsaharienne du Festival d'Avignon.

AVEC : Mohamed El Khatib, Radhouane El Meddeb, Frédéric Ferrer, Caroline Guiela Nguyen, Nina Kipré, Dorothée Munyaneza, Kettly Noël, Thomas Quillardet et Salia Sanou.

JEUDI 13 JUILLET DE 9H30 À 12H30 > SALE DES COLLOQUES - ISTS

DOROTHÉE MUNYANEZA

chanteuse, auteure, chorégraphe

Chanteuse, auteure et chorégraphe, Dorothée Munyaneza évolue sur la scène contemporaine internationale depuis le début des années 2000 au sein de plusieurs projets musicaux et chorégraphiques.

Originaire du Rwanda, Dorothée Munyaneza quitte Kigali en 1994 à 12 ans pour s'installer avec sa famille en Angleterre. Désormais de nationalité britannique, elle étudie la musique à la Jonas Foundation de Londres et les sciences sociales à Canterbury avant de s'établir en France. Avec la musique, le chant, la danse, le texte, Dorothée Munyaneza part du réel pour saisir la mémoire et le corps, individuels et collectifs ; pour prendre la parole et porter les voix de ceux qu'on tait ; pour interroger le génocide des Tutsis, la violence faite aux femmes, les inégalités raciales. Pour faire entendre les silences et voir les cicatrices de l'Histoire.

En 2004, elle compose et interprète la bande originale du film *Hotel Rwanda* de Terry George et participe en 2005 à l'album *Anatomic* du groupe Afro Celt Sound System. En 2010, elle sort son premier album solo enregistré avec le producteur Martin Russell et collabore en 2012 à l'album *Earth Songs* du compositeur James Brett.

Elle fait dialoguer la musique avec les autres modes d'expression : entrelaçant afro-folk, danse et textes du chanteur militant américain Woody Guthrie avec le guitariste Seb Martel ou croisant danse, poésie et musique expérimentale avec le musicien Jean-François Pauvros, le chorégraphe Ko Murobushi et le compositeur Alain Mahé. Avec ce complice, elle expérimente des performances in situ au Centre Pompidou ou au sein des collections du MuCEM de Marseille et élabore ses créations chorégraphiques.

En 2006, elle rencontre François Verret et est son interprète dans *Sans Retour, Ice, Cabaret* et *Do you remember, no I don't*. Depuis, Dorothée Munyaneza œuvre sur la scène chorégraphique internationale auprès de Nan Goldin, Mark Tompkins, Robyn Orlin, Rachid Ouramdane, Maud Le Pladec et Alain Buffard.

En 2013, elle crée sa compagnie Kadidi et crée *Samedi Détente* en novembre 2014 au Théâtre de Nîmes-scène conventionnée pour la danse. Après une centaine de représentations en France et à l'étranger, le spectacle sera repris au Théâtre de la Ville de Paris en avril 2017.

BRUCE CLARKE

artiste plasticien

Plasticien et photographe, Bruce Clarke est né en 1959 à Londres. C'est aux Beaux-Arts de l'Université de Leeds, dans les années quatre-vingt, qu'il est initié au mouvement Art & Language animé par Michael Baldwin, David Bainbridge, Terry Atkinson, Harold Hurrell. S'inscrivant dans la continuité de ces pionniers de l'art conceptuel, son œuvre traite de l'histoire contemporaine, de l'écriture et de la transmission de cette histoire pour stimuler une réflexion sur le monde contemporain et ses représentations. Résolument ancrée dans un courant de figuration critique, sa recherche plastique intègre les codes pour mieux les retourner contre les appareils de pouvoir et d'injustice.

Artiste engagé, figure importante du mouvement anti-apartheid en France, au sein de la Rencontre Nationale Contre l'Apartheid, Bruce Clarke devient dès son arrivée à Paris l'un des acteurs de la mobilisation de l'opinion publique française contre le régime. Parallèlement, il suit l'évolution de la guerre au Rwanda et des signes avant-coureurs du génocide puis participe à la mise en place d'un collectif pour la solidarité avec le peuple rwandais. C'est lors d'un reportage photographique effectué à la demande de ce groupe quelques semaines après le génocide, qu'il est confronté à l'horreur. Il décide alors de créer sur un site proche de Kigali, *Le Jardin de la mémoire*, un mémorial en forme d'installation monumentale, projet réalisé depuis 2000 avec le concours des familles ou des proches des victimes et soutenu par la société civile, les institutions rwandaises et l'UNESCO. Également au Rwanda, il a travaillé sur un projet pour la 20^e commémoration du génocide en 2014, *Les Hommes debout* (www.uprightmen.org). Ce projet a également été réalisé ailleurs dans le monde dans une vingtaine d'expositions (Genève, Lausanne, Bruxelles, Paris, Ouidah, Montréal etc.).

Après deux longs séjours en Inde, il travaille à partir de 2011 sur *People in the Crowd*, projet dans lequel il tente d'évoquer la force de la foule comme force de changement dans le monde.

Artiste en résidence invité par le Conseil Général de Guadeloupe, il réalise l'exposition *Fragments d'une Histoire de Demain* sur le lien entre l'esclavage, le colonialisme et la mondialisation. Collaborateur du Fest'Africa à Lille pour le projet *Rwanda : Écrire, filmer, peindre par devoir de mémoire*, il travaille avec l'Afrika Cultural Centre de Johannesburg et anime des ateliers d'arts plastiques en Afrique du Sud, Éthiopie, Rwanda, Bénin, Tanzanie et en France. En 2006, il fait paraître *Dominations* aux éditions Homnisphères.

En tant que photographe, il publie des reportages sur l'Afrique du Sud, la reconstruction du Rwanda, le retour des réfugiés libériens et la Palestine.

Il est représenté par ARTCO Gallery en Allemagne. Ses œuvres sont exposées en Europe, en Afrique et aux États-Unis.

www.bruce-clarke.com/

HOLLAND ANDREWS

chanteuse

Début 2010, Holland Andrews initie un projet solo, sous le nom de Like a Villain. Elle tire ses influences des grands compositeurs minimalistes comme Arvo Pärt, de chanteurs contemporains parmi lesquels Diamanda Galàs, de musiciens de musiques actuelles expérimentaux comme Björk, et est largement influencée par Broadway et l'opéra.

Elle crée des fresques sonores élaborées live à partir de boucles de sa propre voix, de clarinette et de glockenspiel

ALAIN MAHÉ

compositeur, improvisateur

Alain Mahé développe des musiques électroacoustiques et électroniques. Il crée le groupe Bohème de chic et joue ou compose par ailleurs avec Jean-François Pauvros, Carlos Zingaro, Carol Robinson, Kamal Hamadache, Thierry Madiot, Pascal Battus, Emmanuelle Tat, Patrick Molard, Keyvan Chemirani, Dorothée Munyaneza, Hélène Breshant, Bao Luo...

Il réalise des pièces radiophoniques : *Chien de feu*, *La marée fait flotter les villes*, *Paso Doble* avec Kaye Mortley.

Alain Mahé compose également musiques et créations sonores pour le spectacle vivant. Il travaille avec le metteur en scène François Tanguy et les chorégraphes Carlotta Ikeda, Ko Murobushi, François Verret, le peintre Miquel Barcelò et Josef Nadj sur *Paso doble*, Nan Goldin sur *Soeurs saintes & Sybilles* et *Scopophilia*. Il collabore aux spectacles de Pierre Meunier depuis 1999 : *Le Chant du ressort*, *Le Tas* ou encore *Les Égarés*. Il participe à la naissance du projet collectif *Ultimo Round*, compose et joue avec le plasticien Michel Caron et le dessinateur Vincent Fortemps.

TOURNÉE 2017 / 2018

- 7 - 13 juillet 2017 - CRÉATION Festival d'Avignon, La Chartreuse, Villeneuve-lez-Avignon
www.chartreuse.org | 04 90 15 24 24
- 18 & 19 juillet 2017 Athens and Epidaurus Festival, Athènes (Grèce)
www.greekfestival.gr | +30 210 9282900
- 23 & 24 août 2017 Tanz im August, Berlin (Allemagne)
www.tanzimaugust.de/ | +49 30 259004 27
- 15 - 17 septembre 2017 TBA festival, PICA, Portland (États-Unis)
<http://pica.org/programs/tba-festival/>
- 21 & 22 septembre 2017 Baryshnikov Arts Center, New York (États-Unis)
<http://bacnyc.org/>
- 26 & 27 septembre 2017 Princeton festival (États-Unis)
<http://princetonfestival.org/>
- 5 octobre 2017 MESS Festival, Sarajevo (Serbie)
www.mess.ba | + 387 33 200 392
- 18 - 21 octobre 2017 Festival d'Automne, Le Monfort, Paris
www.lemonfort.fr | 01 56 08 33 88
- 25 & 26 octobre 2017 Bergen International Festival (Norvège)
www.bit-teatergarasjen.no | +47 55 23 22 35
- 11 & 12 novembre 2017 Roma Europa, (Italie)
www.romaeuropa.net | +39 06 45553050
- 20 & 21 novembre 2017 Odéon, Nîmes
www.theatredenimes.com | 04 66 36 65 00
- 24 novembre 2017 Festival d'Automne, Théâtre Au fil de l'eau, Pantin
01 49 15 39 08
- 28 novembre - 1^{er} décembre 2017 Festival d'Automne, Centquatre, Paris
www.104.fr | 01 53 35 50 00
- 5 & 6 décembre 2017 Bois de l'Aune, Aix-en-Provence
04 88 71 74 80
- 12 & 13 décembre 2017 Hexagone, Scène nationale de Meylan
www.theatre-hexagone.eu | 04 76 90 00 45
- 30 janvier 2018 Escales danse en Val d'Oise, Théâtre Paul Éluard, Bezons
www.tpebezons.fr | 01 34 10 20 20
- 2 février 2018 Escales danse en Val d'Oise, Espace Germinal, Fosses
www.espacegerminal.com | 01 34 72 88 45
- 6 & 7 février 2018 Escales danse en Val d'Oise, L'Apostrophe - Scène nationale de Cergy
www.lapostrophe.net | 01.34.20.14.25

7 - 13 juillet 2017 - CRÉATION	Festival d'Avignon, La Chartreuse, Villeneuve-lez-Avignon www.chartreuse.org 04 90 15 24 24
18 & 19 juillet 2017	Athens and Epidaurus Festival, Athènes (Grèce) www.greekfestival.gr +30 210 9282900
23 & 24 août 2017	Tanz im August, Berlin (Allemagne) www.tanzimaugust.de/ +49 30 259004 27
15 - 17 septembre 2017	TBA festival, PICA, Portland http://pica.org/programs/tba-festival/
21 & 22 septembre 2017	Baryshnikov Arts Center http://bacnyc.org/
26 & 27 septembre 2017	Princeton festival http://princetonfestival.org/
5 octobre 2017	MESS Festival, Sarajevo (Serbie) www.mess.ba + 387 33 200 392
18 - 21 octobre 2017	Festival d'Automne, Le Monfort, Paris www.lemonfort.fr 01 56 08 33 88
25 & 26 octobre 2017	Bergen International Festival (Norvège) www.bit-teatergarasjen.no +47 55 23 22 35
11 & 12 novembre 2017	Roma Europa, (Italie) www.romaeuropa.net +39 06 45553050
20 & 21 novembre 2017	Odéon, Nîmes www.theatredenimes.com 04 66 36 65 00
24 novembre 2017	Festival d'Automne, Théâtre Au fil de l'eau, Pantin 01 49 15 39 08
28 novembre - 1 ^{er} décembre 2017	Festival d'Automne, Centquatre, Paris www.104.fr 01 53 35 50 00
5 & 6 décembre 2017	Bois de l'Aune, Aix-en-Provence 04 88 71 74 80
12 & 13 décembre 2017	Hexagone, Scène nationale de Meylan www.theatre-hexagone.eu 04 76 90 00 45
30 janvier 2018	Escales danse en Val d'Oise, Théâtre Paul Éluard, Bezons www.tpebezons.fr 01 34 10 20 20
2 février 2018	Escales danse en Val d'Oise, Espace Germinal, Fosses www.espacegerminal.com 01 34 72 88 45
6 & 7 février 2018	Escales danse en Val d'Oise, L'Apostrophe - Scène nationale de Cergy www.lapostrophe.net 01.34.20.14.25

Dorothee Munyaneza, au chœur des ténèbres

«Unwanted» multiplie des témoignages de victimes du génocide rwandais.

Elle nous dit que ouf, elle a enfin retrouvé sa voix, que la fatigue l'avait trop enrayée après quatre jours de représentations et qu'elle a vraiment flippé. On comprend vite la pression : perdre son timbre quand on est comédienne et chanteuse, c'est toujours l'enfer, mais pour *Unwanted* cela aurait été un échec au carré, une démission politique, une trahison même du sujet. Dorothee Munyaneza est partie au Rwanda, ce pays de l'enfance dont elle est miraculeusement rescapée, pour faire témoigner des femmes violées pendant la guerre et rencontrer les enfants nés de la barbarie. Parce qu'il s'agit de crimes inlassablement tus, dont l'atrocité rend souvent les victimes muettes, elle a choisi que le moindre recoin du plateau participe à les sonoriser. Au sens propre comme au figuré. Amplis cachés dans les objets, pé-

dales loop et divers outillages technologiques mis au point par le compositeur Alain Mahé - créateur de musiques électroacoustiques proche de l'Ircam (Institut de recherche et coordination acoustique-musique) - spatialisent, distordent, diffractent, réverbèrent et multiplient les chants et récits des deux interprètes féminines d'*Unwanted*, composant ensemble une symphonie sophistiquée riche, très très riche, en métaphores filées : ressasser en boucle le passé, crier sans être entendu, écouter les réverbérations des tortures endurées, faire de son corps un caisson de résonance pour ces milliers de voix oubliées.

Cyclone. Nous sommes d'accord : le parti pris est risqué, surtout si l'on considère que la quasi-totalité des productions artistiques sur de tels sujets (faisons comme si elles étaient nombreuses) s'imposent, à l'inverse d'une telle tonitruance, un traitement minimaliste, brut, contrit et dénué d'effets. Mais ce qui pourrait provoquer appréhension, effroi même, sur le papier (l'hor-

reur du viol chanté façon Camille, vraiment?) prend dans *Unwanted* une surprenante intensité. Principalement parce que la magnétique Dorothee Munyaneza est une bonne définition de l'expression «bête de scène».

En outre, elle sait composer de façon à rendre audible son sujet : «*La pièce est construite sur l'image du cyclone : beaucoup d'effets et de traitements sonores quand on entre dans l'intériorité, et soudain le calme de l'œil, la frontalité du témoignage brut. Pour mieux l'écouter, par contraste.*» D'autre part, elle sait s'entourer : «*Unwanted devait être un solo : juste moi seule chargée de toutes les voix de ces femmes. Puis j'ai rencontré Holland Andrews à Portland. Rien que sa voix pure, non trafiquée, offre plusieurs textures. Elle peut partir en envolées lyriques façon opéra pour redescendre aussi sec dans des couches souterraines avec une voix très gutturale. En improvisation, quand moi je sombrais dans l'extrême violence, elle savait toujours me rattraper avec un contraste poétique : boucler ma*

voix dans sa pédale, m'offrir les petites notes enfantines de son glockenspiel [un instrument à percussion, ndlr] au moment où, dans le récit, tu te demandes s'il existe encore quelque chose à sauver. Elle est incroyable.»

En rencontrant Holland Andrews, afro-américaine, Dorothee Munyaneza a également souhaité ramifier son sujet - celui du silence et de la prise de parole donc - de l'autre côté de l'Atlantique, là où le mouvement Black Lives Matter tente à sa manière précisément de donner de la voix.

Calme. Des complaintes blues inspirées de *The Desperate Ones* de Nina Simone chantées en anglais ou parlées en kinyarwanda se mêlent à la myriade de tubes que les interprètes font résonner par bribes dans l'espace façon juke-box : *Papaoutai, Daddy Cool, Papa Was a Rollin' Stone...* «*J'ai su que la porte d'entrée pour ce projet serait musicale dès que je suis rentrée en contact avec les victimes en Afrique. Elles racontent des faits d'une extrême violence avec une telle douceur et un tel calme. Ce contraste était lui-même un sujet.*»

EVE BEAUVALLLET

UNWANTED
de DOROTHÉE MUNYANEZA
en octobre au Festival
d'automne à Paris.



Dorothee Munyaneza est originaire du Rwanda. PHOTO CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Un premier bon bulletin pour Avignon 2017



SCÈNES La danse pleine de grâce et d'humour d'Ambra Senatore et le choc de *Lettres à Nour*: à nouveau de beaux moments.

La danse contemporaine peut être pleine d'humour et de grâce à la fois, une heure de bonheur et de fraîcheur prise à la chaleur de l'été avignonnais.

L'italienne Ambra Senatore dirige le Centre chorégraphique national de Nantes et présentait à Avignon, « Scena madre ». Sept excellents danseurs sont sur scène, dans des costumes variés et très beaux. Le principe est d'apparence simple: ils esquissent sans cesse des mouvements comme des débuts d'histoires qu'ils laissent en suspens: des rencontres en rue, un sursaut en découvrant un lézard, la peur devant une apparition, etc. Mille et une micro-scènes qui s'enchaînent à un rythme fou.

En arts plastiques, le peintre Robert Devriendt fait de même avec ses tout petits tableaux hyper réalistes montrant une scène, à charge pour nous d'imaginer l'histoire qui l'entoure. Cela peut être une chaussure de femme oubliée dans un bois ou un chien dans la pénombre.

Sur cette idées, les saynètes s'enchaînent et se reproduisent, tandis qu'au fond de la scène, on pèle des patates ! C'est un bonheur de les voir danser ainsi avec une musique fonctionnant sur le même système : des bribes qu'on reconnaît avec plaisir mais qui changent vite. Des fragments de vie, de dialogues, de peurs et de joies, d'unisson parfois.

- > "Saigon", le mélo qui séduit et émeut Avignon
- > Christiane Taubira, rock star au festival d'Avignon
- > "La Route du Levant", duel entre le flic et le djihadiste
- > "Unwanted", le premier choc d'Avignon, bouleversant
- > Festival d'Avignon: Taubira sur scène, Cassiers en politique
- > Le cri d'Antigone s'est levé sur Avignon

Charles Berling et Lou De Laâge

Un bonheur d'un tout autre type, grave et bouleversant cette fois, a ému les spectateurs venus mercredi dans le jardin du musée Calvet pour les lectures de France Culture. C'est une belle coutume d'Avignon d'organiser ainsi ces midis, gratuits, où on peut écouter des textes de Toni Negri, David Grossman ou Eri De Luca assis sous les grands platanes. Il y a même des transats.

Mercredi, la foule (car ces rendez-vous sont très courus) était venue écouter « Lettres à Nur » écrites par l'islamologue et chercheur franco-marocain Rachid Benzine. Les échanges entre un père, intellectuel musulman pratiquant, vivant sa religion comme un message de paix et d'amour, et sa fille partie en Irak rejoindre l'homme qu'elle a épousé en secret et qui est un lieutenant de Daesh. Peu à peu le dialogue qui interroge les vraies valeurs de l'Islam, devient un drame déchirant.

Ces lettres magnifiques furent déjà lues en janvier, au Théâtre de Liège qui est à l'origine du projet, et elles reviendront au KVS en français, en décembre. Il ne faut pas les rater.

A Avignon, les lettres étaient lues par Charles Berling et Lou De Laâge, parvenant tous deux à donner à ce dialogue une interprétation universelle où il est tout autant question d'islam et de djihad que du rapport entre tout père et toute fille.

Py divise

Arrivé presque au milieu déjà de ce festival, le bilan dans le « In » d'Avignon 2017 est particulièrement bon.

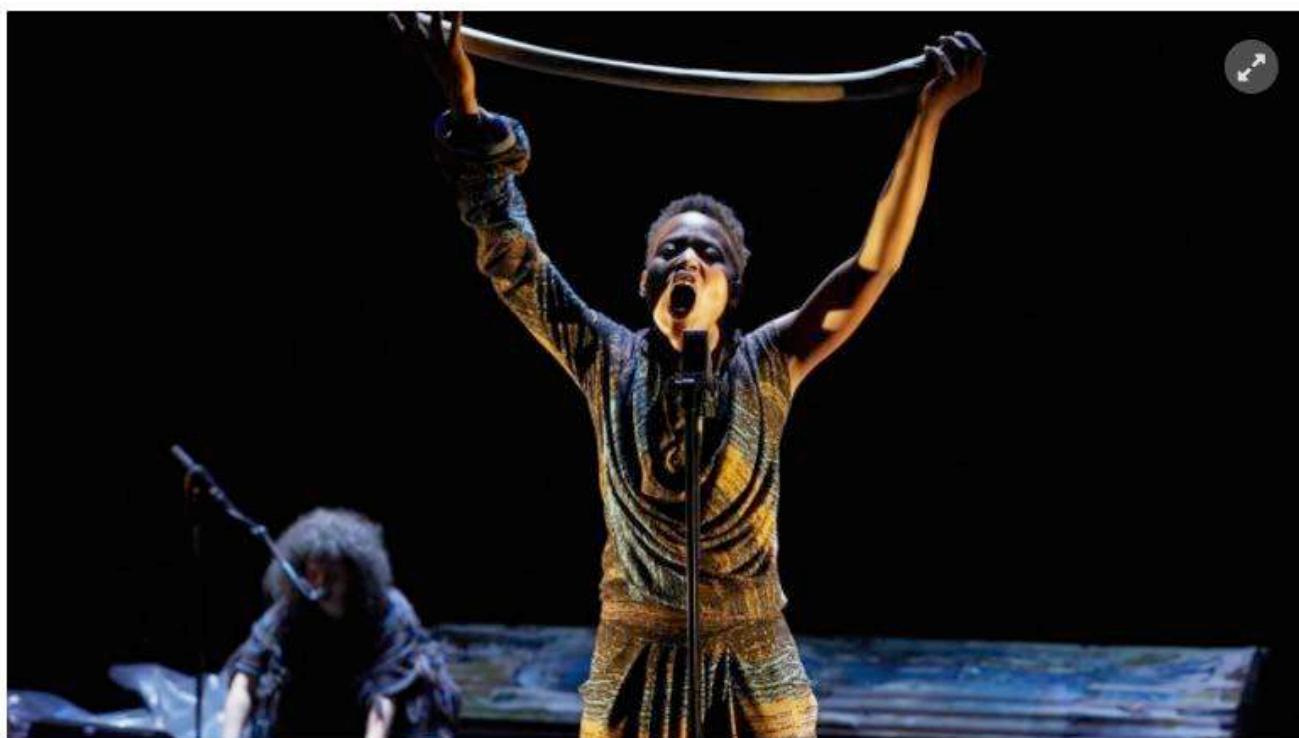
Il y eut de belles découvertes comme l'« Antigone » de Satoshi Miyagi, « Unwanted » de Dorothee Munyaneza, « Memories of Sarajevo » du Birgit Ensemble, « Saigon » de Caroline Guiela Nguyen, « Scena madre » d'Ambra Senatore, les lectures de textes choisis par Christiane Taubira. Il y eut aussi la confirmation du talent de Guy Cassiers (avec « Le sec et l'humide »), de Lemi Ponifasio (« Standing in Time »), de Tiago Rodrigues (« Sopra ») et de Frank Castorf malgré ses outrances et son hystérie (« Le cabale des dévots »).

Tout ne fut pas de cette qualité certes, et nous n'avons pas évoqué d'autres spectacles, ratés ceux-là. Nous n'avons pas parlé non plus, car nous ne l'avons pas vu, des « Parisiens » d'Oliver Py, très longue pièce qui, pour le moins, divise la critique française. Son spectacle fut pulvérisé, descendu en flammes comme on l'a rarement lu, par Le Figaro, par Le Monde et par La Croix mais plutôt défendu par Libération et Télérama.

Nous n'avons pas vu non plus « Ramona », le spectacle de marionnettes enchanteur de Rezo Gabriadze, le magicien de 80 ans, venu de Géorgie, et qui, lui, fait l'unanimité dans l'éloge.

Guy Duplat, Envoyé spécial à Avignon

Avignon 2017. 'Unwanted '(Dorothee Munyaneza): le viol comme arme de guerre. Une dignité reconquise par la beauté.



Dorothee Munyaneza dans Unwanted - © Christophe Raynaud De Lage

Christian Jade

🕒 Publié à 11h43

Critique****

Lors du génocide rwandais (1994) Dorothee Munyaneza a 12 ans et échappe par miracle à la mort et au viol. 20 ans plus tard elle retourne au Rwanda pour y faire une enquête minutieuse auprès d'une soixantaine de ces femmes violées et de leurs enfants survivants.

Elle visionne aussi deux films pudiques et nécessaires sur le sujet, '*Rwanda, paroles de mères*' d'André Versaille et Benoît Dervaux et '*L'homme qui réparait les femmes*' de Thierry Michel sur le Docteur Mukwege. Ou encore '*Mauvais souvenir*' de Marine Courtade et Christophe Busché, qui se penche sur le mal de vivre de ces ados de 20 ans rejetés de tous pour un crime qu'ils n'ont pas commis. Enfin, Dorothee lit aussi '*La guerre n'a pas un visage de femmes*' de Svetlana Alexievitch, Biélorusse, Prix Nobel de littérature 2015 qui décrit l'utilisation cynique des femmes comme armes de guerre par les Russes contre les nazis. Histoire de compléter son info, d'universaliser le sort des femmes dans toutes les guerres. Par rapport à un sujet aussi fréquent, horrible et quotidien, vu le nombre de guerres qui font rage dans le monde, et de femmes humiliées, détruites, on est surpris du peu de place que le sujet occupe dans la littérature et le cinéma (documentaire ou pas) mondial.

La performance de Dorothee Munyaneza, basée sur une étude sérieuse, n'est pas un 'documentaire', une enquête même si elle part d'interviews -réalisées grâce à une militante rescapée, Godelieve Mukasarasi- de femmes et d'adolescents rescapé(e)s. A tou(te)s elle a posé la même terrible question : *Vous êtes-vous acceptée ?* Qui est-on quand on a été violée, qu'on a hérité du virus du sida et que 9 mois plus tard une 'bombe à retardement' surgit sous forme d'un enfant qui prolonge l'image du la brute même s'il n'y est pour rien ? Comment aimer un enfant du viol alors que la communauté tutsi vous reproche de ne pas avoir avorté ? Comment être cet enfant haï et nié ? Terrible, insoluble dilemme, alors que la honte est multiple, insoluble, invivable ? Pendant son enquête, Dorothee a beaucoup pleuré et aussi été surprise par la dignité de ces femmes martyrs chez qui l'instinct de vie est plus fort que l'instinct de mort. A la fin de chaque entretien elle leur demandait de poser avec elle pour la photo. Elles s'éclipsaient et revenaient, splendides, dans une robe de fête, comme si la beauté féminine était la réponse la plus digne à l'outrage subi. Et un message d'espoir aussi.

Douleur/Beauté.

"Unwanted" de Dorothée Munyaneza - © Christophe Raynaud de Lage

Le spectacle/performance *'Unwanted'* (non-désiré) rend compte de cette double expérience : Dorothée parle beaucoup plus qu'elle ne danse d'une voix douce, sans pathos et la tragique, l'insoutenable expérience vient du chant, de la voix rugueuse, à l'aigu déchirant de l'Afro-Américaine Holland Andrews : un duo de femmes bouleversant soutenu par la musique d'Alain Mahé, hors plateau. L'éloge de la beauté comme acte de survie au désespoir vient aussi du Sud-Africain anti-apartheid Bruce Clarke dont l'immense statue de femme(s) domine la scène comme un totem féminin géant. Au début, vue de profil, l'immense silhouette de papier permet d'incarner les 'déchirures' du viol de manière non réaliste mais très 'audibles'. A mesure que le récit progresse la statue est orientée de face et devient une sorte de déesse de la Beauté féminine, la revanche définitive contre le crime de viol. Ce qui frappe dans ce spectacle basé sur une honte incommensurable c'est la pudeur des mots, la pureté de la voix, même quand elle incarne l'horreur, la douleur. Et la discrétion du corps de la danseuse quand il esquisse l'inavouable. Magique aussi cette statue de la Beauté féminine qui redevient une Vénus triomphante après les outrages initiaux.

Cette performance remarquable, qui dépasse la danse "pure" fait le tour de la France, de l'Europe (de la Grèce à la Serbie, de Berlin à Paris (Festival d'automne) et atterrit aux Etats-Unis-New York., Princeton, Portland-.

Aucune date, jusqu'à présent, en Belgique francophone ni même néerlandophone (De Singel, Anvers paraît intéressé). Cette indifférence pour un génocide où la Belgique fut impliquée me paraît 'surréaliste', pour rester poli.

'Unwanted'(Dorothée Munyaneza) :

-Avignon jusqu'au 13 juillet.

-Paris (Le Monfort, Festival d'automne), 18-21 octobre.

Christian Jade (RTBF.be)

Critique - *Unwanted*, polyphonie du viol - Avignon In - (08/07/17)

Dorothee Munyaneza veut parler des femmes qui vivent le viol comme arme de guerre dans les zones de conflits partout dans le monde. Pour se faire, elle débute à l'échelle de son histoire. Elle a fuit le Rwanda en guerre lorsqu'elle avait 12 ans. Depuis, elle est allée à la rencontre de celles qui en portent encore les stigmates.

On entend les témoignages détaillés, l'émotion des femmes victimes et la relation avec le fruit de leur malheur : un fils ou une fille qui porte les traits de l'assaillant. A la voix de ces survivantes s'ajoute celle d'Holland Andrews qui, jouant avec son sampler, multiplie les cris et les larmes, mais crée aussi la poésie et la douceur, nécessaires pour continuer à vivre. Dorothee Munyaneza danse, se meut, transmet la rage que ces situations lui inspirent mais elle fait cela avec une grande maîtrise, une finesse qui rend le spectacle d'autant plus frappant.

Le propos est limpide et les images n'ont rien de durablement choquant. « *Unwanted* » est de ces créations qui arrivent à pousser le public à regarder l'horreur du monde en face, tout en soulignant le pardon. Celui-ci est tellement présent dans la musique et certains gestes – malgré l'inscription « no apology » visible sur scène – que le public est amené à se sentir plus fort pour intégrer ces horreurs à son histoire, afin de ne jamais être tenté par l'oubli.

Hadrien Volle

Unwanted, conception et chorégraphie de Dorothee Munyaneza. Avec Holland Andrews, Alain Mahé, Dorothee Munyaneza.

Du 8 au 13 juillet au Festival d'Avignon, Chartreuse de Villeneuve lez Avignon, 58 rue de la République, 30400 Villeneuve lez Avignon. Réservations au 04 90 14 14 14.



"Unwanted" : des femmes sauvées par la beauté

Dorothee Munyaneza remet debout les femmes rescapées du génocide rwandais

Rwanda avril-juillet 1994 : tuerie de 800000 Tutsis. Durant les 100 jours du massacre, 100 000 à 250 000 femmes tutsis torturées, violées, contaminées. 2000 à 5000 enfants nés de ces viols. Mais elles sont là. Ils sont là. Vivants. Unwanted. Indésirables. Se taire ensuite? Disparaître? Non, 20 ans après, Dorothee Munyaneza veut chanter le génocide.

Danser avec son corps le sexe de la Femme comme champ de bataille. Réchappée enfant de la mort, aujourd'hui chanteuse et musicienne, comédienne et danseuse, auteur et chorégraphe, basée à Marseille avec sa compagnie Kadidi, c'est armée de toutes ses langues, qu'elle veut remettre les victimes debout, les montrer belles, libres, dignes, humaines. Et d'abord ces femmes et enfants rwandais auxquels, après un premier opus en 2014, *Samedi Détente*, elle revient à nouveau. Avec plus d'obstination forcément, plus de force, plus de colère, plus de rage. Plus de soutiens. D'abord le compositeur complice : Alain Mahé est constamment à l'œuvre faisant musique de tout, espaces, machines, objets sonorisés, voix et chants ampli-



Dorothee Munyaneza revient avec plus d'obstination, plus de force, plus de colère.

/ PHOTO CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

fiés, mais, homme, il reste en marge, exclus du champ du combat. C'est de ce hors-champ également que Dorothee Munyaneza, dit parfois les témoignages qu'elle a recueillis auprès des victimes bouleversants dans leur simplicité. Sur le plateau, la jeune musicienne afro-américaine Holland Andrews, clarinette, et voix aussi possiblement lumineuse qu'éraillée, à la limite du cri de bête massacrée ou du chant des anges, rejoint la maîtresse de l'œuvre. Toutes deux ont encore à fleur de corps, de visage, dans la rondeur des joues, une enfance vivante. Une statue de Femme géante dessinée par le plasticien Bruce Clarke sur des tôles vibrantes, se dresse au milieu du plateau devenu chaos. Parfois lacérée,

détruite par Dorothee Munyaneza, elle renaît de ses blessures, belle, digne, impérieuse. Tour à tour emportés par un tsunami de sons, de gestes, de lumières, ou confiés à quelques "plages" plus reposantes, voix et gestes qui s'éteignent peu à peu, passant de moments de crue, de cris, en instants de douceur, fût-ce une berceuse funèbre, les spectateurs suivent les (atroces) événements.

Emportés? Pas toujours. Impressionnés pourtant par cet acte poétique, politique posé par Dorothee Munyaneza et ses artistes. Et par cette Géante. Debout. Belle, digne, libre, impérieuse.

Danièle CARRAZ

"Unwanted" au Festival d'Avignon, les 9, 11, 12 et 13 juillet à 22h dans La Chartreuse de Villeneuve Lez Avignon.



► **Ecrivez, réagissez, contactez-nous à akempff@laprovence-presse.fr, ggabellec@laprovence-presse.fr**

Festival d'Avignon

heute 09:32 Uhr

Notfalls hilft Champagner

Antigone als japanische Prinzessin. Eine Souffleuse im Bann der Erinnerungen. Und die Traumata des ruandischen Völkermordes: Impressionen vom Festivalauftakt im südfranzösischen Avignon.

EBERHARD SPRENG



Selbstanklage vor Nobelfassaden. Szene aus Olivier Pys Gesellschaftsgroteske „Les Parisiens“. FOTO: AFP/BORIS HORVAT

Wasser bedeckt knöcheltief die weite Bühne des Papstpalastes von Avignon. Mehr als 20 Akteure in weißen Gewändern waten bedächtig zwischen Felsen umher, mit Kerzen in den Händen. Dann gleitet ein Fährmann mit einem Floß zwischen ihnen hindurch und sammelt die Lichter ein – weil ihre Träger nun in den Hades eintreten müssen.

Diese „Antigone“-Version spielt auf dem Acheron, der Passage zwischen Leben und Tod. Satoshi Miyagi macht seine Schauspieler nicht zu Akteuren einer Tragödie, deren Konflikt sich vor den Augen der Zuschauer entfaltet, sondern zu Figuren in einem Mythenspiel, das rituell an eine lange vergangene Geschichte erinnert. Im seinem vom Bunraku und Kabuki, vor allem aber vom humoristischen Rakugo beeinflussten Theater doppelt der Regisseur die Protagonisten, allen voran Antigone und die auf Ausgleich bedachte Ismene: Zwei Schauspielerinnen hocken bewegungslos auf Schemeln im Wasser und sprechen die Worte, zwei weitere sind in dramatischer Pose auf einem zentralen Felsen zu sehen, werfen gewaltige Schatten auf die Fassade des Palastes. Einmal ist da auch der Schatten einer segnenden Marienfigur zu ahnen.

Betörend schönes Bildertheater

Antigone, die Kämpferin gegen die Tyrannenwillkür als antike Vorläuferin der christlichen Kultur? Ein Gedanke, der in der Aufführung keine Fortsetzung findet. Für Europäer wäre naheliegend, den alten Streit der Rechtsauffassungen mit der Gegenwart des neuen Despotismus zu verknüpfen. Denn natürlich sind wir Europäer mit Antigone fürs Menschenrecht und gegen die Entscheidungswillkür. Aber dieses betörend schöne Bildertheater mit seiner abgeklärten, zeremoniellen Gestik und seiner musikalisch getakteten Liturgie hat solchen Streit längst hinter sich gelassen: Es spricht ja schon aus dem Totenreich zu uns.

So sitzt das Publikum also staunend und verzaubert vor einem Ritus, dessen Plot genauso dem Mahabharata oder einem anderen asiatischen Mythos hätte entnommen sein können und erlebt Antigone als eine japanische Prinzessin im Zwischenreich, wo allein schon das Wasser mit seinen lustigen, aufs finstere christliche Mauerwerk projizierten Reflexen die Sinne verzaubert.

Festivalleiter Olivier Py bringt seinen Roman „Les Parisiens“ auf die Bühne

Der Preis für diese atemberaubende Schönheit ist hoch. Sie ist nur im Reich der Toten zu haben, unter den Lebenden gibt es die Schönheit nur im Fragment oder in hochfliegenden Ideen. **Olivier Py**, Schauspieler und Regisseur, Romancier und Festivaldirektor in Avignon, hat seinen eigenen Roman „Les Parisiens“ auf die Bühne gebracht und lässt zwei Strategien der Suche nach der Schönheit im Leben aufeinanderprallen. Aurélien kommt aus der Provinz und will in der Hauptstadt Karriere machen. Lucas hat eine problematische Vaterbeziehung, wird von Schuldgefühlen geplagt und äußert sich in einer verfinsterten Poesie. Beide sind zu Beginn ein schwules Paar. Paris sucht gerade einen neuen Intendanten für die Oper, und eine Strippenzieherin, die an Aurélien Gefallen gefunden hat, sorgt dafür, dass ihr Protegé als Jungregisseur später seine Chance bekommt. Aurélien, die heitere Lichtgestalt, gefällt zynischen Mäzenen, dem depressiven Kulturminister und anderen Playern in den Zirkeln der Macht und spielt meisterlich auf der Klaviatur der Verführungen.

Aber sein Herz schlägt für eine Gruppe von schwulesbischen Randgestalten. Mit krassem Straßentheaterspiel, hoch fliegenden Armen und aufgerissenen Augen erzählt dieses Volkstheater von Parisern, die unentwegt von den großen Sinnfragen heimgesucht werden. Den Erfolgreichen droht Impotenz, Verdruss und Sinnkrise, den Armen wird göttliche Weisheit zuteil. Aber auch für Reiche gibt es bei Py Trost: Wenn sich ein metaphysischen Problem ankündigt, greifen sie zum Champagner.

Aurélien und Lucas: Zwei Seiten in der Seele des Autors Olivier Py. Während Aurélien von Erfolg zu Erfolg eilt, gerät der andere immer tiefer ins Leiden an sich selbst, in die existenziellen Fragen nach dem Kern der Liebe, des Lebens und der Existenz Gottes. Hier ist Katholik Py ganz in seinem Element: „Deine Wunde ist die Sprache und diese Wunde kann nur Gott heilen.“ Sätze wie diese muss sich das Publikum in viereinhalb langen Theaterstunden anhören. Was der Sufismus im Islam, das ist Olivier Pys fromme Philosophie im Katholizismus: Eine Beschwörung der elementaren Schönheit, die die Abwesenheit Gottes umstrahlt, sichtbar für alle, die nach ihm suchen.

Die Stille der Erinnerung

Vom Lärm des Glaubens geht es in den ersten Festivaltagen aber auch in die Stille der Erinnerung. Tiago Rodrigues, Leiter des portugiesischen Nationaltheaters, stellt im Hof des Karmeliterklosters eine einsame schwarze Gestalt auf die Bühne. „Sopro“ erzählt von den Erinnerungen einer Souffleuse, die in ein verlassenes Theater hereinwehen wie der Wind der Provence. Gräser wachsen durch die Bühnenbretter, auf denen die Souffleuse noch einmal Figuren aus Stücken auftreten lässt, die sich in ihre Erinnerung eingeschrieben haben.

Den Start in den Afrikafokus im diesjährigen Festivalprogramms schließlich bestreitet mit Dorothee Munyaneza eine Überlebende des **ruandischen Völkermordes**. Sie hat Frauen befragt, die vergewaltigt wurden und Kinder zur Welt brachten, die mit dem Trauma leben müssen, dass ihr Leben mit einer grausamen Gewalttat verknüpft ist. In dem Stück „Unwanted“, das im August im Berliner HAU zu sehen sein wird, sucht Munyaneza zusammen mit der amerikanischen Sängerin Holland Andrews nach Figuren der Bewältigung einer traumatisierten Mutter-Tochter-Beziehung. Das ist ein reines Theater der Stimme, der Körper, der Bilder und einer der intensivsten Momente bei diesem Festivalauftakt.

Das Festival läuft noch bis zum 26 Juli. Weitere Infos: www.festival-avignon.com

Dorothee Munyaneza, chorégraphe, chanteuse et rescapée du génocide du Rwanda

AFP

Publié le 07/07/2017 à 09:05 | AFP



"Rien ne pourra jamais être pire". Dorothee Munyaneza, qui présente "Unwanted" au Festival d'Avignon (7 au 13 juillet) est une rescapée: à douze ans, elle a vécu le génocide de 800.000 tutsis au Rwanda en 1994.

Aujourd'hui âgée de 34 ans, mariée à un Français et mère de deux jeunes enfants, c'est une jeune femme lumineuse qui transmet "sa mémoire et celle de son pays" à travers des pièces hybrides, entre théâtre, danse et chant.

Sa première pièce, "Samedi détente" (2014), créée en France et jouée encore récemment au Théâtre de la Ville, évoquait le génocide à hauteur de l'enfant qu'elle était.

La pièce a voyagé en 2016 au Rwanda. "Pour moi c'était une offrande, je leur rapportais ce qui reste, un témoignage devenu une oeuvre artistique."

Dorothee Munyaneza a mis longtemps avant d'aborder la plaie du génocide. Plus jeune, elle rêvait d'être médecin "parce que j'avais vu tellement de gens souffrir".

La famille n'est ni tutsi, ni hutu, mais "un peu des deux". "Mes parents ne parlaient jamais en terme d'appartenance à une communauté, ils voulaient qu'on se considère comme Rwandais et chrétiens."

Le père, pasteur protestant, est très engagé dans le dialogue entre les deux communautés. "Il prêchait la réconciliation et souvent des militaires venaient à la maison parce qu'il osait dire des choses mal reçues par les hommes politiques."



Pendant le génocide, il est plusieurs fois "embarqué" par des miliciens hutus et échappe de peu à la mort. "La machette s'arrêtait au niveau de la nuque", se souvient-elle.

Lorsque la famille part s'installer à Londres, Dorothee est inscrite au Lycée français en sixième. Elle ne parle pas français. Elle se souvient avec gratitude de la mobilisation de ses professeurs et de ses camarades qui "connaissaient mon histoire", dit-elle pudiquement.

Retrouver son humanité

"Chacun a veillé sur moi. Certains sont encore mes amis 23 ans plus tard." C'est une rencontre, avec la Suissesse Christine Sigwart, qui anime des chorales d'enfants, qui l'oriente vers la musique. Elle débute une carrière d'interprète auprès de metteurs et scène et chorégraphes dont François Verret, Robyn Orlin, Rachid Ouramdane, Maud Le Pladec.

Sa première pièce, "Samedi détente", a vu le jour pour les vingt ans du génocide de 1994. "Symboliquement, c'était important pour moi", dit-elle.

Pour "Unwanted", Dorothee Munyaneza s'attaque à un tabou douloureux: les enfants nés des viols au Rwanda. Entre avril et juillet 1994, 100.000 à 250.000 femmes ont été violées pendant les cent jours du massacre. 2.000 à 5.000 enfants seraient nés de ces viols, selon Human Rights Watch.

Le sujet, encore jamais traité à la scène, a fait l'objet récemment de plusieurs documentaires ("Rwanda, la vie après - paroles de mères" en 2014, "Mauvais souvenir" en 2015).

C'est en les visionnant que Dorothee Munyaneza apprend l'existence d'une travailleuse sociale rwandaise, Godelieve Mukasarasi, qui permet à ces femmes de se rencontrer pour échanger. Grâce à elle, Dorothee Munyaneza a rencontré 60 femmes et 70 enfants. De leur témoignage est né un texte, d'où émergera la parole sur le plateau, sous forme de monologues et de chants.

"A chaque fois que j'allais partir après nos échanges, je demandais à ces femmes si je pouvais les photographier et elles s'éclipsaient et revenaient vêtues de leurs plus beaux habits, elles étaient magnifiques !" raconte Dorothee Munyaneza. "En se réappropriant leur corps, leur féminité, elles retrouvaient leur humanité, leur dignité, c'est aussi cela qui me tient à coeur dans le spectacle."

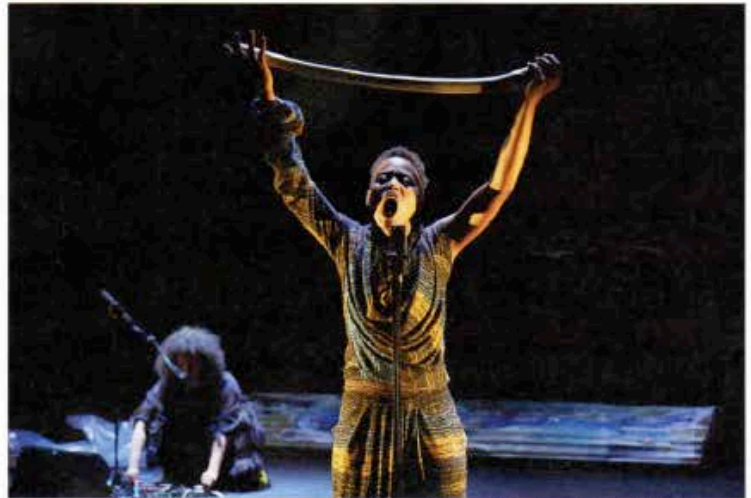
Installée depuis six ans à Marseille, Dorothee Munyaneza s'y sent bien, mais ne peut s'empêcher de "penser à tous ces migrants qui périssent en Méditerranée. Moi, je n'ai jamais dû fuir sur l'eau, et je crois que c'est un autre périple", dit-elle, pensive.

Théâtre

LE RWANDA

MIS EN
PIÈCE

THÉÂTRE



Unwanted, de et avec Dorothee Munyaneza.

Son spectacle, *Unwanted*, a bouleversé le Festival d'Avignon cet été. Pour la comédienne et metteuse en scène Dorothee Munyaneza, créer est un acte politique. Après son précédent spectacle, *Samedi détente*, sur le génocide des Tutsis, elle se fait la porte-parole des femmes violées au Rwanda et, plus largement, dans toutes les zones de conflits.

PAR CARINE ROY

Tout débute par l'entrée silencieuse de Dorothee Munyaneza dans la salle où est assis le public. Hors plateau, micro en main, l'artiste britannique d'origine rwandaise traduit simultanément des témoignages enregistrés en kinyarwanda de femmes violées au Rwanda. En guise de décor, une immense affiche de femme peinte sur de la toile créée par le plasticien et militant antiparthéid Bruce Clarke. Au fur et à mesure de la représentation, Dorothee déchirera par petits bouts cette peinture totem qui devient, petit à petit, un corps déchiqueté, saisissante métaphore des outrages subis. La gorge nouée, le public écoute dans un profond recueillement ces voix de femmes : « *Si je pense à ce qu'on m'a fait, je pourrais mourir sur le champ* », dit l'une d'elles. Entre avril et juillet 1994, plus de 250 000 femmes ont été violées durant les cent jours du massacre des Tutsis par les Hutus, qui a fait plus de 800 000 morts. En 1994, au tout début du génocide, Dorothee, fille d'un pasteur et d'une mère journaliste qui travaille pour des ONG, quitte le Rwanda pour rejoindre sa mère et une partie de sa famille qui vit à Londres.

Champ de bataille

Parce que, pour Dorothee Munyaneza, être artiste est un engagement politique, et pour panser ces traumatismes, l'artiste a voulu, via le théâtre, donner à entendre la parole de ces femmes meurtries. « *Je tenais à ce qu'on entende leurs voix, qu'artistes et spectateurs, ensemble, nous soyons proches de ces femmes-là et qu'on entende aussi la beauté de cette langue*. » Elle ajoute : « *Pendant le génocide, le corps de la femme est comme un champ de bataille. Il y a des camps de viols. C'est une vraie arme de destruction massive*. » Pour créer cette pièce, Dorothee Munyaneza a rencontré près de soixante femmes et soixante-dix enfants. Seule ou en présence de Godeliève Mukasarasi, fondatrice de l'association Sevota qui vient en aide aux femmes tutsies victimes de violences sexuelles

pendant le génocide : « *Pendant ces entretiens, il y avait des silences et puis on pleurait ensemble* », confie-t-elle.

Dorothee témoigne aussi sur scène du destin de milliers d'enfants nés de ces viols : « *Ils ont été rejetés... car comment accepter que votre fille ou votre sœur garde l'enfant de celui qui a tué votre famille. Aujourd'hui, ils ont 22-23 ans et ils ont les mêmes rêves que les autres jeunes. Je souhaite ainsi montrer ce combat, comment on vit avec cette intolérable douleur, comment on trouve un chemin. Il faut interrompre le cercle de la violence pour que ces victimes ne deviennent pas les prochains bourreaux*. »

Sur le plateau, le récit va crescendo. La description de scènes crues, terribles : « *Tout était possible*. » « *En ligne, enfants, jeunes et vieilles femmes... Bâton dans le vagin...* », assène Dorothee. Le musicien et compositeur Alain Mahé frappe le sol avec une lourde pierre, elle se fracasse sur la scène avec une réverbération glaçante. Silence de plomb dans la salle. Sa partenaire, l'artiste afro-américaine Holland Andrews, entame une plainte. Sa voix est gutturale, l'aigu déchirant... C'est ému, révolté, abasourdi, désarmé que le spectateur sort de la salle. L'artiste répond à notre désarroi : « *On ne peut pas fermer les yeux. C'est quelque chose que mon père et ma mère m'ont légué : il faut célébrer la vie malgré la mort qui nous entoure et se dire : tant que je suis encore en vie, je peux agir*. »

Dorothee Munyaneza, mère de deux enfants, vit aujourd'hui à Marseille. Mais ce qu'elle aimerait bientôt, c'est aller jouer au Rwanda devant toutes ces femmes et leurs enfants qui ont eu le courage de témoigner. D'ici là, *Unwanted* est en tournée partout en France. Ne le ratez surtout pas. ●

Unwanted, de Dorothee Munyaneza. En tournée en France à partir du 18 octobre.

Samedi détente, reprise les 6 et 7 mars 2018 au Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines (78), le 30 mars au Vivat, à Armentières (59).

PORTRAIT
D'UNE CHORÉGRAPHE SURVIVANTE

Dorothee Munyaneza

À 35 ans, elle a déjà vécu trois vies. La première s'est déroulée au Rwanda, dans un foyer aimant et ouvert, auprès d'un père pasteur et d'une mère-journaliste. Ce quotidien paisible a été anéanti le 6 avril 1994, quand a débuté le génocide. « Comme mes parents, je refuse d'employer les catégories Tutsi et Hutu, qui empêchent de considérer l'autre comme son semblable. D'ailleurs, ma famille est un mélange », explique posément la jeune Marseillaise. Nous la rencontrons à deux pas de la gare Saint-Charles, dans une cantine bio. Elle est arrivée à vélo, détendue, rayonnante même. Elle souligne constamment son propos de gestes souples qui caressent l'air.

Le cultre traversé avec ses frères et sœurs, elle la décrit dans son premier spectacle, *Samedi Détente* : la sauvagerie humaine, la marche incessante, la faim, la soif, les poux... La petite Dorothee avait 12 ans et pensait ne jamais revoir sa mère, alors en Angleterre. Cette dernière les a cherchés en plein chaos, sur des routes jonchées de cadavres, et les a retrouvés par miracle. « En tant que survivante, je veux raconter, affirme celle qui est devenue artiste. Ce qui s'est passé est inhumain. Témoigner est une façon de rester du côté de l'humain. Je veux aussi témoigner de ce qui se passe dans le monde. Je cherche d'abord à raconter. » En Grande-Bretagne, où elle réside pendant 14 ans, elle découvre sa vocation. La musique, la danse, le théâtre constituent des points d'appui pour la jeune fille, qui se reconstruit intériorité. Elle suit les cours gratuits dispensés par la Fondation Jonas, une institution d'origine protestante qui promeut le dialogue à travers la mise en œuvre de projets éducatifs et artistiques : « Je leur dois tout ! Ils m'ont donné les bases, les cartes que j'utilise dans mon langage artistique. » Tôt, sa créativité s'affirme multiple : elle chante avec des groupes comme Afro Cell Sound System, compose des morceaux pour le film *Hotel Rwanda*, commence à danser pour des chorégraphes de renom, dont François Verret. Sa présence magnétique, sa voix douce et puissante, son aisance dans l'espace, son énergie ardente ne passent pas inaperçues.

En 2008, sa trottée me te commence. Elles s'installent en France - « le pays du choix » -, se marie, sort un album solo, continue à être danseuse interprète tout en préparant son spectacle autobiographique, qu'elle intitule *Samedi Détente*, du nom d'une émission de radio musicale populaire au Rwanda. Le public et la critique saluent la justesse et la maturité de la jeune

Britannique. Cet automne, Dorothee Munyaneza entame la tournée d'*Unwanted*, son second spectacle, coproduit par le Festival d'Avignon. Elle y donne à entendre des femmes victimes de viols pendant le génocide - qui seraient au nombre de 250 000. Et des enfants nés de ces crimes. À partir de ces voix, elle a conçu une forme entre le concert et le conte documentaire. « J'essaie de ne pas nommer ce que je fais, avance-t-elle. Le plus fondamental, c'est l'improvisation comme outil de recherche. » Quand elle danse la mémoire de ses amis d'enfance, la souffrance d'une femme torturée,

La parole est à la danse

le combat pour rester debout, cela a l'intensité d'un rituel - ce mot la fait réfléchir. Elle évoque son grand-père : « Pour dire qui nous étions et où nous venions, il racontait des histoires, il chantait, il dansait aussi. Cela m'a sans doute marquée. Chez moi, la danse accompagne ou précède la parole, souvent enfouie dans le corps. »

À présent mère de deux enfants, elle n'en a pas fini avec le passé. « Souvent, je me sens au bord d'un gouffre. J'essaie de me raccrocher à la vie, pour ne pas sombrer. » Ce qui lui donne du courage ? « Les femmes ! » Les survivantes qu'elle a rencontrées, luttant jour après jour pour revenir à la dignité. Des artistes engagées, comme la chanteuse afro-américaine Nina Simone.

Et mes amies, ajoute-t-elle, en particulier la comédienne sud-africaine Hlengiwe Lushaba Madlala, sans oublier les femmes de ma famille. » Elle relève sa manche pour montrer un tatouage discret : de petits traits parallèles au creux de l'avant-bras. Chacun représente une tante, une grand-mère, une cousine, exemple de force et de persévérance qu'elle ne veut pas oublier. L'artiste, dont l'âme reste enracinée « dans le sol ocre du Rwanda », désire continuer à apprendre, poursuivre des ateliers avec les enfants des quartiers pauvres de Marseille, et peut-être aller jouer dans la rue. Toujours pour transmettre une parole d'humanité. ✎ TEXTE NALY GÉRARD

PHOTO BENJAMIN BÉCHET POUR LA VIE

LA VIE
12 OCTOBRE 2017 12

CE QUE JE CROIS
« Je crois que l'artiste est là pour réparer ce qui a été brisé. »



Passé
1982 Naissance à Kigali.
1994 Après le génocide, part vivre en Grande-Bretagne avec sa famille.
2014 Premier spectacle, *Samedi Détente*.

Présent
Unwanted, du 18 au 21 octobre au Monfort Théâtre (Paris XVI), le 24 novembre au théâtre du Fil de l'eau, à Pantin (93), du 28 novembre au 1^{er} décembre au 104 (Paris XIX). Puis tournée nationale.

Futur
Reve d'ouvrir une école d'art pour les enfants.

LA VIE
12 OCTOBRE 2017 13

SCÈNES

Réservez : Les spectacles à ne pas manquer

18/10/17 16h50

Unwanted de Dorothée Munyaneza fut l'un des spectacles marquants du Festival d'Avignon. Il arrive à Paris pour le festival d'Automne et sera joué dans trois théâtres (Le Monfort du 18 au 21 octobre, le Théâtre du Fil de l'Eau à Pantin le 24 novembre et au Centquatre de Paris du 28 novembre au 1er décembre). Originaire du Rwanda, la chorégraphe donne la parole à des femmes violées pendant le génocide rwandais. En voix off, on entend les propos des femmes en kinyarwanda, traduits en simultané par Dorothée. Accompagnée sur le plateau par le compositeur Alain Mahé et la musicienne afro-américaine Holland Andrews, Dorothée Munyaneza exprime la colère et l'impossible cicatrisation de leur peine, tout en leur redonnant leur dignité en rendant hommage à leur féminité, à leur force et à leur courage. Un spectacle magnifique.



Dorothée Munyaneza "Unwanted" (©Centquatre)

La Culture

172



Le sens du détail.

Tôle dézinguée.

Par Rosita Boisseau



Un totem en métal de cinq mètres de haut se dresse sur le plateau du spectacle *Unwanted*, de Dorothee Munyaneza. Ses tôles ondulées sont couvertes d'affiches représentant des femmes, que les jeux de lumière métamorphosent telles des apparitions mouvantes. Allongé sur le sol, le double du totem, comme abattu. Entre ces deux sculptures conçues par le plasticien anglais Bruce Clarke, la comédienne, chanteuse et danseuse Dorothee Munyaneza présente son travail sur les femmes victimes de viols au Rwanda, son pays natal, qu'elle a quitté en 1994, à l'âge de 12 ans. Sur les traces du génocide, elle a récolté nombre de témoignages que ces totems font miroiter comme les éclats d'un monde en charpie. Chaque soir, Munyaneza arrache les affiches au cours de la performance, de nouvelles étant collées le lendemain.

« Ces totems sont le lieu de la violence subie, du trop-plein déversé, explique-t-elle. Les coups ou les déchirures que je leur porte font résonner la douleur. Ils sont à la fois profanés et un exutoire à ma propre colère. »

Unwanted, de Dorothee Munyaneza, Le Monfort Théâtre. 106, rue Brancon, Paris 15^e. Du 18 au 21 octobre. Festival d'automne. www.festival-automne.com